

FBI – Les fausses bonnes idées pour les femmes

N° 9: « La Famille protège... et dehors c'est dangereux »

Université des femmes, 10 février 2012

Irene Zeilinger, Garance ASBL

Quand quelqu'un apprend que j'habite Place Liedts à Bruxelles, près de la Gare du Nord, la réaction est prévisible. Soit, c'est: « Oufi, t'es courageuse. Et ça va ? » (sur un ton inquiet). Soit, si mon interlocutrice/teur sait ce que je fais dans la vie: « Oui, évidemment, toi, tu peux y vivre, tu as tout ce qu'il faut. » Pourtant, le quartier Liedts ne comprend que très peu d'habitantes qui sont formatrices d'autodéfense...

Ce qui se passe dans cet échange, c'est l'émergence d'un symptôme d'une fausse bonne idée pour les femmes: que l'espace public serait dangereux pour nous, surtout un espace public dominé par des hommes issus de l'immigration. Ou la même idée à l'envers: la famille, l'espace privé seraient un endroit de sécurité pour les femmes. Et cette FBI a des conséquences vastes et néfastes sur les femmes, comme nous allons le voir ensemble.

Commençons par l'espace public. Il comprend les rues, les places publiques, les transports en commun, les parcs et lieux de loisirs, les bâtiments publics, mais aussi les panneaux publicitaires, les médias, les lieux de prise de décision politique. Dans nombre de ces lieux, les femmes sont sous-représentées, mal représentées, et même quand elles sont en majorité, comme dans les transports en commun, elles restent invisibles en tant que groupe social. Pourtant, la participation à la vie de la cité est un droit humain, droit que les femmes ne peuvent pas exercer à égalité avec les hommes, car il y a des obstacles structurels à leur participation. L'idée que l'espace public serait dangereux pour les femmes en est un.

Le sentiment d'insécurité

Les chiffres sur le sentiment subjectif d'insécurité démontrent que cette réflexion n'est pas purement philosophique, mais a des conséquences très concrètes pour les femmes. Depuis 1997, le Ministère de l'Intérieur et la Police fédérale mènent une enquête représentative périodique sur le sentiment d'insécurité en Belgique. Ce Moniteur de la sécurité¹ confirme une constante globale: les femmes démontrent un plus fort sentiment d'insécurité que les hommes, et cela à tous les âges. En moyenne, 7,9% de la population se sentent souvent ou toujours en insécurité. Mais il y a une grosse différence selon le genre: en moyenne 10% des femmes se sentent souvent ou toujours en insécurité, contre 5,6% des hommes.

Pourquoi se sent-on en insécurité? Il y a de nombreuses théories sur les facteurs privilégiant le sentiment d'insécurité dans l'espace public. Au niveau des facteurs environnementaux, on parle de l'effet de la vitre brisée²: le délabrement de l'espace public ou un manque de propreté donnent l'impression que les autorités publiques n'ont pas de pouvoir sur les lieux et ne peuvent pas non plus nous protéger contre les dangers divers. Pour vous donner un exemple, voici un témoignage

1 http://www.polfed-fedpol.be/pub/veiligheidsMonitor/2008_2009/monitor2008_2009_fr.php

2 Cette théorie était publiée la première fois par James Q. Wilson et Goerge L. Kelling dans un article dans le journal The Atlantic Monthly en 1982 et a été développée en profondeur dans la monographie « Fixing Broken Windows: Restoring Order and Reducing Crime in Our Communities » par George L. Kelling et Catharine Coles en 1993.

qui vient d'une étude menée par la Fondation Roi Baudouin³:

« Cette histoire se passe il y a environ deux ans, en automne, à la station Montgomery. Avant cela, je n'avais aucune appréhension à prendre le métro. En arrivant, je constate d'abord qu'il y a un amas invraisemblable de feuilles mortes qui se sont accumulées à l'entrée de la station. L'escalator étant en panne, je suis obligé d'utiliser les escaliers qui, vu la saison, sont assez glissants et sont également envahis de déchets. Il y a aussi une poubelle qui est pleine et qui déborde. Donc je me sens un peu mal à l'aise par rapport à cet environnement. Quand j'arrive dans le couloir, il y a une série de vitrines publicitaires qui sont brisées. Il reste de petits débris de vitres sur le sol qui ne sont pas nettoyés. Donc, je me sens encore un peu plus mal à l'aise. Plus loin, les vitres publicitaires ont totalement disparu au profit de planches en bois. Il n'y a plus qu'une monotonie de murs blancs en faïence, assez crasseux. Là, j'ai effectivement développé une crainte d'être agressé. Depuis cet événement, effectivement, j'ai toujours des appréhensions quand je dois emprunter les couloirs du métro qui sont longs et mal entretenus. »

D'autres facteurs sont liés à la criminalité, celle qui est réelle et celle que l'on imagine. La criminalité joue d'abord un rôle par la victimisation des personnes. Le Moniteur de sécurité constate en effet que les personnes qui ont vécu un délit auparavant montrent un sentiment d'insécurité plus fort. Mais la criminalité imaginée a aussi un impact, peut-être même plus fort⁴. Le sentiment d'insécurité est notamment plus élevé dans les grandes villes – depuis des temps bibliques vues comme lieux de débauche - où la criminalité (en proportion avec la population évidemment) n'y est pas forcément plus fréquente qu'à la campagne. Des lieux perçus comme plaques tournantes de trafic de drogues ont une mauvaise réputation. Pourtant, c'est dans l'intérêt des dealers de ne pas attirer l'attention des autorités, et on ne trouve pas une criminalité plus prononcée envers des tiers à ces endroits.

Autre facteur caché dans l'imaginaire de la criminalité est celui de l'immigration. Cependant une étude récente⁵ a démontré que ce n'est pas le taux de personnes issues de l'immigration dans une commune qui aurait un impact significatif, mais le chômage. Et avant qu'on saute aux conclusions hâtives, les auteurs tiennent à souligner que cela ne veut pas dire que ceux par qui le danger arrive, ce sont les chômeurs. D'un côté, il s'agit d'une analyse macro, et pas d'une recherche sur des mécanismes de causalité à un niveau individuel. De l'autre côté, on ne sait pas si les chômeurs sont plus enclins à commettre des délits... ou plus vulnérables pour devenir victimes. Explications possibles : les chômeurs sont moins mobiles et deviennent plus souvent victimes dans leur commune de domicile que les personnes salariées ; le chômage est cause d'exclusion sociale et diminue l'efficacité collective de la communauté à contrôler la criminalité ; ou encore les chômeurs sont victimes d'infractions spécifiques (en plus des autres, générales). En tout cas, voilà qui demanderait plus de recherches, que nous attendons avec impatience.

Ce qui nous rapproche d'une troisième théorie, celle de la cohésion sociale⁶. Le fait que c'est dans les grandes villes que le sentiment d'insécurité est le plus fort pointe aussi dans ce sens. L'anonymat, l'isolement social, la densité de la population avec les incivilités qui en découlent peuvent aussi donner l'impression d'un danger. Probablement y a-t-il un réel facteur de risque, car

3 Fondation Roi Baudouin: « A l'écoute du sentiment d'insécurité. Rapport général sur le sentiment d'insécurité. » Bruxelles 2006.

4 Wesley G. Skogan, Michael G. Maxfield: « Coping with Crime. » Beverly Hills: Sage, 1981.

5 Marc Hooghe, Bram Vanhoutte, Wim Hardyns, Tuba Bircan: « Unemployment, Inequality, Poverty and Crime. Spatial Distribution Patterns of Criminal Acts in Belgium, 2001-06. » In: British Journal of Criminology (2011), Vol 51, 1-20

6 Murray Lee: « The Fear of Crime and Self-governance: Towards a Genealogy. » In: The Australian and New Zealand Journal of Criminology (1999), Vol 32, 227-246.

sans cohésion sociale, la population n'a pas d'efficacité collective pour pouvoir effectuer un contrôle social sur des malfrats⁷. Pour revenir sur le Moniteur de la sécurité, il démontre que parmi les groupes de la population avec le plus fort sentiment d'insécurité, on trouve les personnes âgées de 65 ans ou plus, les personnes non actives et les personnes avec un faible niveau d'études, donc des personnes plus touchées par l'exclusion et l'isolement.

Les études et les théories sur le sentiment d'insécurité négligent souvent le facteur de la capacité – réelle ou perçue – d'une personne à faire face à un danger. Pourtant, cela pourrait expliquer des différences illogiques: les femmes à partir de 65 ans sont le groupe montrant le plus fort sentiment d'insécurité, mais vivant le moins d'agressions, tandis que les garçons entre 15 et 25 ans ont le sentiment d'insécurité le moins élevé et le risque de devenir victime d'une agression physique le plus élevé. Le Moniteur de sécurité a demandé aux répondant/e/s s'ils/elles avaient un moyen de défense, et 15% des hommes ont dit oui, contre 10% des femmes. Dommage que nous ne savons pas ce que sont ces moyens de défense...

Comportements d'évitement

Les différences de genre dans le sentiment d'insécurité ne tombent pas du ciel. Tandis que les facteurs d'environnement et de criminalité touchent toute la population d'un quartier de manière égale, les femmes sont plus souvent touchées par l'isolement et l'exclusion sociale. Mais cette différence puise ses racines aussi dans l'éducation différente des filles et des garçons en ce qui concerne l'autonomie de mouvement dans l'espace public⁸. Nombre de femmes adultes d'aujourd'hui ont eu dans leur enfance et leur jeunesse des horaires explicites ou implicites à respecter. Souvent, elles devaient être accompagnées en sortant: leur autonomie et leur mobilité étaient restreintes. Dans leur vie adulte, elles reproduisent les mêmes règles, envers elles-mêmes et envers leurs filles, mais cette fois-ci « volontairement ».

Avoir peur, ce n'est pas gai. Le sentiment d'insécurité n'a non seulement un impact négatif sur le bien-être des femmes. Il agit aussi sur leur liberté de mouvement, sur leur participation citoyenne et, par conséquent, sur leur autonomie et l'égalité. Car nombre de femmes tirent des conclusions de leur mal-être subjectif, sous la forme de comportements d'évitement. Le Moniteur de sécurité nous donne quelques exemples⁹. Ont répondu « toujours » ou « souvent »:

	Femmes	Hommes
éviter de laisser sortir les enfants seuls de la maison	40,3%	30,8%
éviter d'ouvrir à des inconnus	35,6%	16,6%
éviter de partir de la maison quand il fait noir	22,9%	8,6%
éviter certains lieux de sa commune	14,3%	7,8%
éviter de prendre les transports en commun	9,3%	5,1%

Si un tiers de femmes n'ouvrent pas aux inconnus, qu'est-ce que ça signifie en ce qui concerne leur isolement social et la solidarité ? Si un quart des femmes ne sort plus de chez elles après la tombée de la nuit, comment peuvent-elles aller au cinéma ou au théâtre, à des réunions syndicales ou

7 Banque mondiale: « Violence in the City: Understanding and Supporting Community Responses to Urban Violence. » Worldbank, Washington 2011.

8 Jacqueline Coutras: « Les peurs urbaines et l'autre sexe. » L'Harmattan, Paris 2004.

9 http://www.polfed-fedpol.be/pub/veiligheidsMonitor/2008_2009/reports/federal_2008.pdf, p. 21

politiques? Et si on ne les trouve plus à certains endroits de leur propre quartier, comment améliorer la qualité de vie dans ce même quartier, pour elles et pour tou/te/s? Mais surtout, et c'est ma question la plus importante: est-ce que ces comportements ont un effet protecteur?

Malheureusement, la réponse est non. Car pour les faits les plus graves, ce sont toujours et encore les personnes connues – que l'on laisse donc rentrer chez soi, voire avec qui on habite – qui sont, pour les femmes, les plus dangereuses. En Belgique¹⁰, 31% des femmes adultes ont vécu des violences de la part de leur partenaire, 27% d'un autre membre de la famille, et seulement 13,3% d'un inconnu. Les hommes, par contre, devraient peut-être prendre exemple chez les femmes et éviter un peu plus des situations à risque, car chez eux, 40,4% des agresseurs sont des inconnus.

Nous constatons dans nos formations d'autodéfense que de nombreuses femmes viennent parce qu'elles ont un malaise, une peur floue dans l'espace public. Cette peur est basée sur des stéréotypes sexistes et racistes de femmes faibles, paisibles et vulnérables et d'hommes forts, agressifs et invulnérables. Selon ces stéréotypes, les femmes ont surtout peur d'une agression sexuelle par un inconnu (de surcroît issu de l'immigration) qui les guette derrière un arbre dans une rue désertée ou dans le métro quand il fait noir et qu'elles sont seules. Elles se sentent en sécurité chez elles avec leurs proches dont elles attendent souvent une protection, que ce proche soit capable ou non de les protéger – et qu'il le souhaite. Par exemple, une femme de plus de 79 ans dans une de nos formations nous a dit que quand elle sortait avec son mari, elle se sentait en sécurité. Or son mari avait, à l'époque, 82 ans et de nombreux problèmes de maladie. Ce qui comptait pour elle, c'était une présence mâle, non une réelle possibilité de défense.

On peut donc dire que les femmes ont un sentiment subjectif d'insécurité plus élevé que les hommes, et que le genre y est pour quelque chose. Ce sentiment subjectif est pourtant peu lié aux réels risques de devenir victime d'une agression. Les femmes prennent des précautions sous forme de comportements d'évitement qui limitent leur liberté de mouvement et ont tendance à les enfermer dans l'espace privé où elles sont d'autant plus vulnérables aux violences de la part de leurs proches. Et peut-être la focalisation de leurs peurs sur l'espace public et les inconnus les empêche d'identifier comme telle la violence qui leur est faite par des proches.

Que faire?

Une VBI, une vraiment bonne idée, ce serait de lutter contre le sentiment subjectif d'insécurité. Voici plusieurs pistes:

- se renseigner sur les risques réels de devenir victime de violence, ainsi que sur les facteurs protecteurs ;
- analyser de manière critique le discours public sur la sécurité (programmes politiques, médias, chiffres, ...)
- aménager l'espace public de manière que le sentiment d'insécurité des femmes soit pris en compte et diminué ;
- éviter des messages angoissants et culpabilisants envers les femmes et les filles et encourager leur autonomie et liberté de mouvement ;
- développer notre confiance en nous, notre image positive de nous-mêmes comme êtres capables de faire face à des dangers ;
- développer la solidarité entre femmes et la cohésion sociale ;
- apprendre à prévenir les violences et à s'en protéger.

10 Institut pour l'égalité des femmes des hommes : « Les expériences des femmes et des hommes en matière de violence psychologique, physique et sexuelle. » Bruxelles, 2010.